

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre LXXII. Le Même, au Mandarin sur l'Histoire, à Pékin. Suite des
grandes époques de l'Europe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9387

L E T T R E LXXII.

Le Même, au Mandarin sur l'Histoire, à Pékin.

Suite des grandes époques de l'Europe.

De Paris.

TANT de révolutions n'avoient produit aucun système de liberté ; les gouvernemens municipaux eux-mêmes gémissaient sous un joug étranger. Les princes prenoient sur les droits des nations, & les papes sur ceux des princes. La religion pressait les Chrétiens de toutes parts ; l'Europe accablée sous le poids de son despotisme n'en pouvoit plus ; lorsqu'un moine nommé Luther proposa quelques doutes de religion, qui en général n'intéressaient pas le dogme. Son projet n'étoit pas formé d'abord sur un plan de réforme ; mais dans presque toutes les affaires de la politique & de la religion, les Européens vont toujours plus loin que leur dessein. Il fut d'abord lui-même tout étonné du chemin qu'il avoit fait, & d'être réformateur, tandis qu'il n'avoit pensé qu'à être novateur. A la suite de celui-ci parut un Calvin qui fit
autant

autant de progrès. Il faut convenir que ceux qui servoient l'Eglise Chrétienne couroient eux-mêmes au-devant de la révolution, & qu'ils en hâtoient, tant qu'ils pouvoient, le moment, par l'abus qu'ils faisoient de leur pouvoir. Toutes les annales de l'Europe sont remplies de leurs vexations. Les papes & les mandarins évêques qui les représentoient partout, étoient autant de tirans affreux : ils se mêloient dans les grandes conjurations, exerçoient souvent eux-mêmes la fonction de bureaux. On lit dans les mémoires d'Europe qu'un grand archevêque d'Upsal, un ordre du Pape à la main, faisoit égorger tout le sénat, & toute la noblesse du royaume de Suède.

Ces deux novateurs trouverent partout la liberté politique aux prises avec le despotisme de Rome. L'obéissance à un chef unique, l'aveugle dépendance d'un seul homme, la soumission sans réserve à ses décrets, & le reste de la morale arbitraire des papes ; tout cela n'entroit point dans le génie des peuples du septentrion, & entroit encore moins dans le caractère de ceux du nord. Je trouve dans les annales de cette partie de l'univers, que ces derniers avoient presque toujours été libres.

bres. C'étoient eux qui avoient autrefois rompu les fers des nations du midi, & délivré le monde de la servitude générale, en assujettissant ces mêmes Romains qui l'avoient assujetti.

Ces peuples qui, par un enchaînement de causes secondes subordonnées à la religion, étoient redevenus esclaves, gémissaient depuis plusieurs siècles sous un joug, que leur physique les pressoit de secouer. Si ces deux novateurs n'avoient point fait la révolution, d'autres causes y auroient donné lieu ; car quand le période qui doit amener un changement est arrivé, tout sert de moïen. Une preuve que ce fut plutôt un sentiment d'indépendance, que d'enthousiasme, c'est que tous les monumens qui restent en Europe de ce changement de croïance, parlent plus de liberté que de religion. Tant qu'on fut uni avec le Pape, on le regarda comme le vicaire du Christ : lorsqu'on s'en sépara, on l'appella l'Ante-Christ ; car il n'y a point de modification dans les préjugés Européens ; ou ils adorent superstitieusement, ou ils méprisent souverainement.

Une nouvelle preuve que la religion des papes étoit celle de la servitude, c'est que le midi de l'Europe, qui fut de tout
tems

tems le païs des esclaves, ne secoua point le joug : l'Italie lui demeura attachée, ainsi que les autres nations chez qui le climat n'empêchoit pas le despotisme.

Le premier de ces réformateurs, qui avoit tant d'autres moïens, se plaignit du trafic que les papes faisoient des indulgences & des reliques. Ce trafic s'étoit toujours fait, on s'étoit contenté de s'en plaindre ; alors il servit à détruire une partie de leur puissance. La réforme trouva si peu de prévention, & de cet esprit d'opiniâtreté qui anime ordinairement toutes les sectes anciennes, que les peuples laissèrent à leurs magistrats le soin de leur apprendre de quelle religion ils devoient être. Plusieurs villes embrassèrent la nouvelle croïance par délibération de leur sénat. On disputoit : chaque parti produisoit ses témoins de croïance, & c'est sur ceux-ci qu'on établissoit la sentence. La religion fut décidée comme un procès ordinaire. La réalité fut condamnée. Des hommes jugerent Dieu.

On trouve dans chaque siècle un changement dans le système de l'Europe. Plusieurs peuples délivrés de la domination

tion de Rome, établirent un nouveau plan de gouvernement.

L'Eglise avoit presque tout envahi, on l'obligea à rendre; ou, pour mieux dire, chacun rentra dans ses biens. Les citoyens ne firent plus de vœux qui les rendoient indépendans de leurs souverains, & plusieurs états ne furent plus embarrassés d'un tas de moines fainéans; c'est-à-dire, de ces gens qui font profession publique de ne rien faire, & de manquer à leur devoir de citoyen pour l'amour de Dieu.

Mais il étoit dit que les Européens devoient abuser de tout. Cette réforme, qui auroit dû produire un grand bien, causa un grand mal. Elle suscita des guerres épouvantables. Les deux sectes devinrent militaires, & les fideles de chaque croiance se firent soldats. La culture des terres fut abandonnée, & on ne pensa plus qu'à se battre.

L'histoire de ces guerres de religion sont affreuses. Il est impossible de les lire sans frémir; on diroit que de nouvelles furies agitent les Européens. Les Chrétiens ne sont plus des hommes; ce sont des tigres qui cherchent à se déchirer. La cruauté, & la vengeance les animent.

La

La Chrétienté est remplie de démons. Il n'y a plus rien de sacré; le droit des gens est violé; la religion étouffe tous les sentimens de la nature. Le pere ne connoît plus son fils, le fils méconnoît son pere. Les princes ne sont plus sûrs sur leurs trônes: des mains sacrilèges, armées par le fanatisme, s'en prennent à la personne des souverains; des rois sont assassinés, parcequ'ils croient, ou qu'ils ne croient pas ce que leurs peuples croient. Des sièges & des batailles presque continuelles se donnerent avec une fureur, & un acharnement qui tenoient de l'inhumanité.

Avant cette révolution, il falloit quelque prétexte pour se faire la guerre; après la réforme, il n'en fallut plus: on se battit toujours depuis pour une messe. Il y a plus de trois-cens-ans qu'on s'égorge en Europe, sans autre raison que celle d'un nom. Il suffit d'être Catholique-Romain, pour se regarder comme l'ennemi déclaré de ce qu'on appelle protestant. Le sang du Christ que les Chrétiens disent avoir été versé pour donner la paix aux hommes & les racheter de leurs crimes, leur sert de prétexte pour susciter des guerres sanglantes, remplies d'horreurs & d'abominations.

Pour

Pour rétablir un peu l'Europe, il faudroit que tous les peuples fussent de la religion des papes, ou qu'il n'y eût plus de Pape.

L E T T R E LXXIII.

Le Même, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

De Paris.

TU as vu l'éducation que l'on donne à un sexe dans cette partie de l'Europe, voïons à présent celle que reçoit l'autre.

A peine une fille est-elle née, qu'on pense à lui donner ce qu'on appelle des graces. On la met à huit-ans entre les mains d'un maître de danse qui lui apprend à bien porter sa tête, à avancer la poitrine, à marcher bien droite, les pieds en dehors ; de là il passe à la révérence du ménuet. Dans le second exercice, la petite fille est obligée de s'ouvrir beaucoup, ses genoux vont presque toucher à terre ; il lui enseigne ensuite à faire deux-pas en avant, autant de côté, & à donner la main avec tant de mystere, qu'il est impossible qu'elle ne soupçonne qu'il